

PASTICHE

ELLE IL ON

« Je ne pourrais pas me contenter de considérer le monde comme un enchevêtrement d'événements parmi lesquels je ne ferais que passer, comme on passe dans le labyrinthe de ces grands magasins où, après y avoir pénétré, on ne circule qu'en pensant à en sortir. »

Voltairine de Cleyre, 1897.

Ne plus se demander pourquoi,
c'est la tâche que nous semblons devoir accomplir sans réserve.

Les adultes, leur bonheur capitonné, leur socialisation sinistre...

Ils mâchent les mots d'un autre, journal du soir ou propagande,
et les déversent à la figure de ceux qui ont encore la patience de feindre l'écoute.

Nous, enfants, la raillerie vive et la curiosité alerte,
n'avons que nos pourquoi pour réponses.

Les temps ont changé. L'humeur semble être à l'exclamation faussement certaine, surjouée, aux monologues de la plainte et aux récits égotistes qui donnent encore substance à ce que les spécialistes nomment toujours « communauté nationale ».

Une communauté, abstraite, qui porte en elle des générations moins affables qu'accablées, engourdies ou soumises, à la peine hypertrophiée et au manque d'intentions concrètes.

Quelques impulsivités rétives, tout de même, quelques provocations crânes subsistent, mais clairement vouées à leur propre gloire, narrative. On y reconnaît volontiers une indignation ordinaire, une insatisfaction parfois combative, des caillassages et des troubles à l'ordre public, mais là encore par amour du jeu, de la vengeance ou du geste. Une vigueur infantile. Un soufflé, d'adrénaline et de revendications fugaces, circonscrites.

Rien d'autre.

Pourquoi ?

La question n'est pas vaine, même si, en ces temps de lassitude contagieuse, l'organisation n'est plus à la fête ; mais le silence... et toute sa piètre mise en scène.

Le silence, là, lorsque nous sommes censés être « ensemble », lorsque nous voulons encore nous en persuader.

(Refrain)

Le silence des transports en commun mesure toute notre incapacité à dépasser l'isolement, nous sommes là, et pourtant tout semble indiquer le contraire.

Il n'y a plus que les touristes pour aller questionner l'inconnu, les gamins indomptés pour nous sortir du coma collectif, encore, ces quelques marginaux à la guitare sèche, aux veines marquées de rancœurs, pour venir entacher l'accalmie des passagers dont les mains simulent déjà l'exaspération.

Des rictus crispés, des absences dans la rétine, des attentes suspendues aux gadgets numériques, aux torchons gratuits qui circulent des prunelles aux consciences, des consciences aux ordures, résidus de mémoires dans le fond des décharges. La raison, polluée ; chaque matin.

Pourquoi ?

Les foules se dispersent, se rassemblent, se fluidifient sans rencontre. Fuite, Esquive, Empressement. La solitude est patente, elle est une des rares sensations que nous maintenons encore en « commun ».

Pourquoi ?

Nous aimerions comprendre, l'horloge nous fait défaut, les écrans nous appellent, les loisirs nous tentent, les objets nous séduisent ; éloge des marchandises...même vivantes.

Derrière chaque vitrine, le fétichisme de la contrainte. Cuir, chrome, plaqué or, peau de pêche, à l'ancienne, design, ethno, équitable ; satisfaction et frustration s'embrassent dans un même élan gâté.

On renifle la mort dans toutes les rues marchandes, dans tous les centres commerciaux, dans tous les musées, toutes les attractions monnayables ou à prix libre. Et pourtant, les grimaces en forme de sourire semblent fleurir sous chaque aigreur répétée, sous chaque épreuve manquée, chaque défaite banale... prétendre à la joie - triomphe du masque et de l'uniforme - accorder à la configuration du réel un caractère immuable, naturel, évident, sans pourquoi.

Alors même que nos échine se déforment, que nos yeux s'emplissent de poussière et de moisissure, nous persistons toujours dans l'absurde.

Pourquoi ?

La vessie farcie d'alcool ne parvient plus à amenuiser le peu de perceptions sensorielles encore subsistantes. Le souhait d'un répit - sursis pour captif sans cage, prison intime, désarroi quotidien - ne se réalise plus que dans l'amnésie.

Pourquoi ?

La presse économique titre « l'alternative à le vent en poupe », nous suggère « l'entrepreneuriat », les « réseaux solidaires »... à l'autre bout de la chaîne, quelques ouvriers chinois assassinent un policier durant une énième grève déguisée en débordement.

Pourquoi ?

Les parcs municipaux sont devenus des temples, les universités des églises, les églises des monuments historiques, tout ce monde archaïque de la contemplation nous écœure, il n'y a pas de territoire ami, il n'y a pas de fossiles à conserver sous verre. Ce que précise - avec une ironie certaine - cette supérette en faillite vaut pour toute l'époque. La perspective est claire : « Tout doit disparaître ! ».

Mais le pourquoi semble malvenu. Manque de politesse oblige, tabou, superflu, inutile aux anecdotes, aux ragots, qui font l'essentiel de nos conversations quotidiennes. Le pourquoi injurie ceux que la compréhension effraie. L'éviter minutieusement, s'y refuser pleinement, la tâche que nous semblons devoir accomplir...

Réfléchir, pourquoi faire ?

Mourir dans les bras d'une habitude, d'une routine que l'on ne s'accorde plus à penser, faire l'amour aux abandons hédonistes, les yeux ouverts et le désir affadi, consommé.

L'époque se soigne aux sarcasmes, les terrasses assurent la livraison de sucre et les saltimbanques nous convient aux « bons temps ». Le spectacle produit du neurone en vacance, c'est la liberté !

Chercher la sérénité entre deux carnages médiatiques, les événements dévoilés, l'actualité aménagée, le storytelling international.

La paix, dans une séance de yoga, une pipe à crack, un feuilleton à la con ;

Tout se vaut, tout se vend.

Le bien être est une salle de sport tapissée d'écrans plats, culte du corps et de la performance, dans une ambiance moins fraternelle que climatisée. Des fruits sans goûts, du glutamate, de l'aspartame, des additifs et des conservateurs ? « Osez la tradition et la saveur », pour une privation hygiéniste contre la moitié d'un salaire.

Nous en sommes là, de contradictions en confusions, d'ambiguïtés en serments solennelles, de perte de repères en illuminations réactionnaires, identitaires, religieuses ou séparatistes.

OK, le pourquoi s'offre une trêve, hibernation épileptique, d'euphorie programmée que la plage nous concède.

OK, la promesse du bonheur est toujours une promesse que nous nous devons de conjuguer au futur. Comme l'horizon, « nous nous en approchons pour le voir s'éloigner ».

Se suffire de la 8.6 tiède ou du match de la semaine, de la pâteuse, du concert militant, d'une série streaming, des derniers leggings en vogue, de la liste des courses, des brocantes, de la danse, poney, pmu, jeux à gratter ; des douze.

OK... Le : « travail ! consomme ! crève ! », n'est plus justifié sans son revers récréatif.

« Jouissance ! Bien-être ! Épanouissement personnel ! » sont les mots d'ordre - en négatif - de ce que la production impose à tous.

Mais Pourquoi ?

La cadence que rythment ces nausées renouvelées ne nous inculque plus que le goût de l'amertume, et pourtant, rien n'indique la résurrection du pourquoi.

Sa mort clinique est espérée par tous les défenseurs de l'emprise, qui ne parviennent, malgré sa survie sommaire, à l'étouffer définitivement sous l'éventail famineux de conneries qu'ils nous dégueulent éternellement.

Cette anesthésie diffuse est palpable partout là où les corps s'exhibent en « électron libre », en particule marchande autonome, en spectacle vivant, moins folklorique qu'anthropologique, finalement.

Si le pourquoi est volontairement ignoré de tous les discours, même des plus radicaux, c'est bien que tous ces experts antilibéraux, ces orateurs youtube, ces mentors de librairies, ces universitaires contestataires n'œuvrent, en vérité, jamais pour la révolution. Ils n'ont que faire du devenir réel de leurs propositions. Leur réformisme radical, leurs théories abstraites, leur complexité pompeuse, ne font naître aucun questionnement fondamental, d'ensemble, c'est-à-dire systémique.

Les plus érudits s'empressent de composer les tendances académiques, avec un goût incontestable pour l'inédit, les estrades, les digressions verbeuses, la suffisance esthétisée, les conceptions impraticables, faussement sulfureuses.

Bavardages. Privilèges.

Le capitalisme - cette notion vintage aujourd'hui hors-propos - ne se heurte plus à aucun pourquoi. Les plus courageux lui attribuent bien quelques défauts, les plus sournois quelques insuffisances, les autres divaguent sur la croissance, la démocratie participative, le revenu d'existence, le tirage au sort, quelques crétins encore sur le « mondialisme » ou les illuminatis; rarement sur son hégémonie et ses conséquences - démodé -.

Même la petite bourgeoisie intellectuelle pinaille encore, entre deux citations classiques et trois bouteilles de bons vins, quant à l'existence réelle du prolétariat...

Pourquoi ?

Perpétuer cette misère, jusqu'à ce que nos enfants nous remplacent...

Pourquoi ?

Renoncer volontairement aux occasions à-venir...

Pourquoi ?

Se réfugier dans la crainte, le principe, la morale, le conforme et la tradition ...

Pourquoi encore ?

Nous aurions besoin de venir questionner l'évidence, de venir déstabiliser toutes ces convictions molles, tous ces postulats, prédicats, toutes ces croyances à l'authenticité factice.

Seulement voilà, le miroir de la révolte ne fait plus envie, au contraire, son reflet décourage. Les prétendant-es/prétendu-es révolutionnaires de notre ère ne disposent pas de l'exemplarité vantarde qu'ils se targuent de prémunir de l'ignoble, ils ne sont que les éclaireurs/éclaireuses d'eux même, ce pourquoi sûrement, ils se confortent et se consolent dans la plus obscure des pénombres. Comme les autres, ils semblent plus attachés à la verve segmentée et sectaire qu'à la diffusion d'idées, aussi claires que profondes. Comme les autres, ils éprouvent une vive joie à l'idée d'être incompris-es - car doué-es d'une intelligence « hors du commun » - , et trouvent dans l'apparence de la différenciation, l'élégance d'une éthique.

L'accessibilité en tare, c'est la petite compétition des avants gardes autoproclamées qui se joint au mutisme; des galons, des médailles, en attendant les félicitations.

NOUS ?

« Ils sont bien, vraiment bien. Des anarchistes (donc pas possible qu'ils fassent quelques fois partie du problème.) »

Léo Thiers Vidal, 1998.

Le mépris des travailleurs ou la sacralisation ouvriériste, les rivalités de chapelles aussi méthodiques qu'immatures, la tyrannie des certitudes et leurs litanies de programmes étriqués font lois.

Des postures, des distinctions, des modes de vies.

Héroïsme ?

Activiste martyr ou virilisme insurrectionnel, ascétisme de récupe, discours incantatoires et burn-out sacrificiel, plus proche de la doctrine sociale de l'église que d'une ébauche subversive, le tout, sous la cloche précaire de l'estampille « radicale ».

Quelques pamphlétaires y déchaînent encore les polémiques de milieux, quelques pelotons survivent dans la haine des leurs et d'eux même, quelques autres désertent, éreintés.

Des posters en bichromie, des slogans incompréhensibles, des actions aux symboliques floues, des conférences type «updating» et quelques tractages aux valeurs toutes logotypées les séparent fièrement des « masses ».

Les cercles militants, les organisations groupusculaires, les fédérations séculaires comme les groupes affinitaires ; un concours de curriculum vitae, au mieux, un « plus punk que moi tu meurs » généralisé.

Même les contre-cultures, aussi underground soient-elles, naissent par antagonisme ; défient l'ordre jusqu'à s'y assimiler en pourfendeur autochtone.

Tous les possibles furent essorés. La bande originale du do it yourself a fini par rythmer leur abêtissement. Des centres sociaux aux jardins collectifs, du communalisme d' « upper class » aux squats survivalistes, iels produisent de façon autonome, iels consomment de l'autogestion. De l'affinité vers l'affinité, nous en sommes là, du culturel, de l'alternative, parfois du social, souvent de la débrouille... et puis ?

Les perspectives de classes défuntes ont passé relais aux guerres tribales, ethniques, religieuses, et malgré toutes les difformités, toutes les limites, toutes les insuffisances que consigne en elle la prophétie marxiste - la mission messianique du prolétariat et l'avènement de sa dictature sur terre - les perspectives de classes semblent pourtant moins contraignantes que précieuses.

En est pour preuve, paradoxe à l'appui, la fétichisation saugrenue de l'agenda bourgeois. Car même l'émeute - cet indispensable baptême de contre-sommet - simule une offensive que seuls les médias parviennent encore à romantiser. De l'intérieur, nous savons que même la puissance du feu est défensive, en seule réaction, qu'elle est la décharge d'un excès de frustration légitime, que son possible révolutionnaire est nul, qu'elle n'a jamais eut cette prétention, qu'elle n'est plus que l'opportunité de jouir d'un ravage. Seul.



EUX

« Comme elle est réconfortante cette levée des aunes, quelle noble cause défendent ces épiciers enrichis, ces bonnetiers, tous ces marchands qui identifient la gloire d'une nation avec la prospérité de leurs comptoirs. »

Bernard Lazare, 1896.

Et face à tout ce spectacle de l'impensable, de l'impossible ou de l'impassible, les « parce que » de la concurrence s'offrent en marchandise aux corps encore susceptibles d'entendre.

Voilà les boutiquiers de la dissidence faire fortune sur l'inertie, profitent autant de l'abîme que du vertige unanime, et là encore, nous résistons ; derrière.

Vendre du livre aux analphabètes, du rêve aux insomniaques et quelques illusions de printemps aux souches finissantes; une spiritualité lucrative de plus.

Il n'est pas vain de constater que ces pseudo-penseurs soient plus proches des trésoriers que de l'abstinence qu'ils vantent. L'habileté cynique à déceler l'insuffisance de réponse, l'ignorance malléable de l'inassouvi, de les traduire en promesse mercantile, en niche, est la condition historique de leur filiation. Et ce « pourquoi-parce que » qui nous fait tant honte, est de fait leur produit phare.

Sous l'égide du vedettariat narcissique, iels démultiplient leur métapolitique sous la forme d'objet dérivés, et perpétuent la domination des identités marchandes - la marchandise identitaire pour seule opposition, accès convenable à la singularité pour foule anonyme, là où la possession de la différence suffit pour « être » - .

La survivance du pourquoi se manifeste hélas d'une bien fâcheuse façon, comble sa faim dans cette consommation d'autrement, en vérité parfaitement conforme.

Pourquoi ?

Il n'est pas si ardu d'impressionner les gueux/gueuses, ni de faire renaître sous leurs yeux ébahis le cadavre d'un sentiment éternel.

Raviver des cendres ! Les réactionnaires ont sur nous cet avantage qu'ils n'ont pas trop avoir à penser - la condition naturelle et traditionnelle étant - iels n'ont qu'à maugréer la convention, l'accoutumé et le préconçu pour convaincre.

À chaque siècle, iels redécouvrent le feu dans un grognement comblé.

Le conservatisme est ce langage multi millénariste de la détresse, de la paresse, de la peur, de l'oubli comme de la séparation. Il est le phénix du nombre à l'estomac creux.

Pourtant, et ce malgré toute la trivialité de nos considérations philosophiques, la progression de leur discours miteux nous émeut, et toutes leurs antiques positions se parent d'une exclusivité triomphante.

Les partis de la contre-révolution se composent, et les discriminations sexuelles, raciales, les relents misogynes viennent faner tous nos élans crédules.

Le peuple décide corrupteur, l'orient barbare et sanguinaire, la harpie hystérique ou les perversités contre-nature ; les mythes favoris de ces amateurs de recyclage.

Détrompons-nous, nous n'avons pas à mimer le spectacle populiste de ces stratégies pour nous rendre intelligible.

Nous n'avons pas à articuler nos objectifs selon leurs évolutions, nous n'avons pas à faire de l'opposition la condition de notre survie. Nous avons à prendre en compte le cheminement de l'adversaire, sans en minimiser les possibles par prétention.

Nous avons des perspectives à penser en commun, des outils à tendre au futur, que des camarades conjugueront bientôt au passé. Car il ne s'agit plus de percevoir la transformation de façon strictement subjective, individuelle ou affective - comme ne cesse de le prêcher les idéologues du « changement personnel » et de la déconstruction - mais de contribuer à l'essor d'un mouvement qui dépasse la thématique du vécu, qui s'affranchit du « ici et maintenant » nombriliste, et donc aussi du spontanéisme - véritable idéologie du « temps présent » -.

Il ne s'agit pas non plus de renouer avec un quelconque principe transcendant, de chérir le don de soi, mais de nous accommoder au temps, à la continuité, à un peu d'histoire.

Nous avons une intelligence commune à reconquérir, une compréhension, une détermination concrète, un dessein à réédifier, qu'importe alors d'en percevoir l'aboutissement.

« Stabiliser nos bases arrières », « aiguïser nos méthodes », « approfondir nos analyses, nos stratégies » sont des tournures creuses qui, sans mise en œuvre pratique, ne profitent plus qu'au simulacre de la rébellion.

Malgré le lifestyle pessimiste que produit pour nous ce temps,

- désespérance/ cynisme/renoncement/spleen/impuissance/fatalisme - ,

les désenchantements passés, les querelles, les défaites, les trahisons,
nous aurons à briser l'isolement, le silence hautain ou résigné.

Comme les enfants que nous étions, arguons sans faiblir autant de pourquoi à toutes les réponses bornées qu'ils tendent en vue d'attendrir nos ardeurs, de tromper nos révoltes.

Réintroduire le pourquoi contre l'apathie, la léthargie relativiste, la pureté militante, l'auto satisfaction crasse autant que contre toutes les révélations obscurantistes.

C'est le rempart du déni qu'il nous faut assaillir.
Le pourquoi est un premier pas vers le comment,
et toute l'action révolutionnaire peut en dépendre.

pour une pratique du dépassement,

pour un dépassement de la critique.